

ALLER

03/08 - Train 4757 - Départ Nîmes 10H26 - Arrivée Agen 14h08.

Il est 11h13, le train longe la Méditerranée. Au loin, des grues bleues, tendues en oblique dans le ciel. Sète. À l'instant, j'aperçois un bout de canal, une terrasse avec un parasol. Envie de m'arrêter dans un recoin d'ombre, boire un verre de vin frais et regarder s'éloigner le train. L'étang de Thau à ma droite, piquets de bois dans l'eau, mouettes, échassiers. Le *Corail Teoz* prend de la vitesse. Des vignes entre des haies de bambous, la mer en tournant la tête à gauche.

11h20. Un mas délabré. Tuiles défaites, vitres brisées, des murs qui s'effondrent. Entre l'étang et la mer, fouetté par le vent. J'imagine entre ses murs des odeurs mêlées de sable mouillé et d'herbes sauvages. *Le sable qui ronge les fondations, l'eau qui dissout peu à peu le ciment des maisons, et qu'est-ce qu'on peut y faire, notre visage change aussi, se déforme, notre peau se lézarde. Se fissurent ainsi les corps des vieilles personnes, qui marchent lentement sur le quai, leurs mains décharnées accrochées au poignées de valises trop lourdes. Et quand ils sont partis, nos vieux parents, il nous reste l'héritage de ces bâtisses de famille, et parfois les écorchures entre frères, des mots violents jetés autour de tables anciennes, des papiers volés en éclat, des signatures furieuses et des larmes de colère. Alors, plus personne ne vient dans la maison vide, qui agonise sous le soleil.*

Le train file. Au loin, on dirait bien une piste d'atterrissage, minuscule. Dans la poussière, entre les vignes. *Je me revois dans l'avion à hélices qui avait atterri en tressautant sur la piste de terre rouge, à San Pedro de Atacama, au milieu du désert chilien. Un violent coup de vent latéral avait dévié l'engin au dernier moment, l'avait déporté sur le côté, juste au moment d'atterrir. Le ciel était d'un bleu pur, le désert, étrange, une lande lunaire. J'avais eu peur, dans ce ciel d'été, comme s'il était impossible qu'il y eut un accident par une journée pareille, sur ce petit aérodrome, comme celui que j'aperçois à présent.*

Nous traversons Béziers. Le ciel se couvre, les nuages s'engrissent. Je n'ai rien prévu pour la pluie. Nous longeons à présent des étendues jaunes où des chevaux camarguais semblent exilés des manades.

11h52, Narbonne. Train de marchandises arrêté, nuages de plus en plus noirs. Vacanciers, jeunes filles short et câble blanc entre les oreilles, homme nomade, chien, nattes, sourire. On quitte le rivage. Sur la crête d'une montagne, ballet d'éoliennes blanches, hélices sédentaires d'un corps de zinc enfoui sous terre. Aux abords des rails, parfois, une vieille tente, un matelas, dessous, des hommes endormis, la peau qui sent la rouille. Quand ils ont de la chance, j'imagine qu'ils dorment dans des wagons en bout de voie. *On ne sait pas ce que c'est, on ne se rend pas compte. Dormir dehors. Un soir, à Avignon, en 2003, j'ai passé la nuit dans la ville endormie. Après les tumultes de la soirée, annulation du festival, marches et manifestations, je n'avais nulle part où dormir. J'ai attendu le premier train pour Paris, où j'habitais à l'époque. Ce n'était pas l'hiver, mais vers quatre heures du matin, il faisait froid. Je croisais à cette heure-ci quelques désœuvrés, ivres, sans le sou. Je frissonnais. Je trouvais un banc près de la gare. M'imaginai ce banc comme si c'était l'endroit où j'essayais de trouver le sommeil, tous les soirs. Pendant de longues minutes, j'étais devenu un des leurs, un de ceux-là qui sentent l'urine et le fer, couchés près des rails. Je ne m'étais pas lavé depuis vingt-quatre heures, ce qui n'était rien, finalement. C'est simplement que ce soir-là, lorsque j'avais voulu me coucher dans un lit, je n'avais pas pu, et lorsque j'avais eu envie de me laver, de prendre une douche, je n'avais pas pu. Et, à trois heures du matin, lorsque j'avais eu envie de manger quelque chose, de boire un thé chaud, je n'avais pas pu. Je ne pouvais faire qu'une seule chose : attendre. Attendre le lever du jour pour prendre mon train. Eux, sans doute, attendent chaque jour le lever du jour. Pourquoi ? Pour avoir plus chaud, pour chercher un reste de sandwich dans la poubelle de la gare; une demi-cigarette. Pour rencontrer un homme généreux qui leur payerait un café chaud. Et retourner le boire sur le banc.*

12h34, Carcassonne. Un homme, devant moi, dit : « j'attends la Cité! », sa femme lui répond : « quoi? la Cité, la Cité de Carcassonne! - Où, là? - non, ça, c'est le cimetière, aucun intérêt! », répond-il, un peu énervé.

Finalement, on n'aperçoit pas les remparts, déjà le train file à travers les vignobles, corbières, côtes du Roussillon, vins puissants et sang des Cathares.

13h02. Châteaux de ballots de paille, champs de blé, tournesols, ruches d'abeilles. Ciel gris, trouble, d'orage. On passe Villefranche de Lauragais, déjà les briques roses apparaissent, clochers ouverts dans le ciel des églises romanes, arcades où passe la lumière.

Toulouse-Matabiau, 13h16. *Souvenirs amers de quelques mois passés dans un studio rue d'Aubuisson. Rupture. Fuite dans une ville inconnue, solitude, ennui. J'avais perdu le goût du travail, je sortais sans but, je marchais comme un somnambule, sourd aux rires des étudiantes de la place Saint-Sernin. La mélancolie s'emparait de moi, je ne dormais presque plus. Je me sentais menacé, je crois même que je commençais à perdre la tête. Un ami vint*

me voir, me secoua. Un matin d'octobre, je quittais la ville et jurais de ne plus y mettre les pieds. Nous sommes à l'arrêt. J'attends de repartir. « Mesdames, Messieurs, le départ de notre train est imminent, attention à la fermeture des portes, attention au départ! ». Je quitte Toulouse et mes démons...

14h12, Agen. À l'entrée de la ville, un cimetière d'engins de travaux. Grues aux bras rouillées, bulldozers échoués sur un côté, toutes ces machines furieuses dans un calme éternel. Elles n'ont plus de travail. Le train s'arrête. On m'attend à la gare.

RETOUR

04/08 - TGV 8501 - Départ Agen 10h35 - Arrivée Nîmes 14h54 via Montpellier St-Roch.

Le train est arrivé avec un peu de retard. J'ai l'impression que le *TGV* est beaucoup mieux insonorisé que les autres trains. Nous traversons des paysages muets, des villes où glissent des voitures en silence. Dans les reflets des vitres, je me prends à guetter un regard, un sourire même. Sourire le plus souvent adressé par une jeune femme à l'homme de ses pensées.

12h26, Toulouse. « Changement de train pour la direction de Nîmes, voie 4 ». Des passagers montent à bord, tirent d'énormes valises. Un homme souffle devant moi, le visage en sueur. Murmure, à lui-même : « c'est pas possible! ». Se jure silencieusement de n'emporter que le strict minimum la prochaine fois. Nous voici dans un *Corail*, aux fauteuils couleur crème. Je remets en question ce que j'ai dit plus haut : on n'entend pas plus les bruits extérieurs dans ce train-là que dans le *TGV*. D'où vient alors cette impression d'être *plus près* de ce qui nous entoure ? Est-ce le tracé des voies qui passerait plus au coeur des villes et des villages ? Un peu comme la nationale par rapport à l'autoroute ? Je reste avec cette énigme en suspens. Je branche mon casque à l'ordinateur, tape : *Station to Station* dans la fenêtre de recherche. Le morceau de David Bowie et sa guitare imitant le train. J'écoute le train qui roule dans un train qui roule à pleine vitesse. La guitare envoie des coups de sifflets stridents. *It's too late*, chante Bowie, j'ai à peine le temps d'apercevoir une péniche le long du canal, des silhouettes assises autour d'une table pour un repas tranquille. J'envie un instant leur lenteur, moi qui file à plus de deux cent kilomètres heures, du rock `n roll saturé plein les oreilles.

13h29, plaine, vignobles. Entre Carcassonne et Narbonne. Milliers de tournesols, à l'échine courbée sous la chaleur. On les croirait en prière. On me tapote gentiment l'épaule. Contrôle des billets. Je n'avais pas entendu, le casque vissé sur la tête. J'aime bien les contrôleurs de la *SNCF*. Parce que souvent, derrière leur uniforme, on aperçoit la boucle d'oreille de pirate de l'un, le tatouage de l'autre... Rentrant chez eux, branchent-ils leur *Gibson* pour attaquer le riff de *Station to Station* ?

Lauriers roses, étang, à droite bientôt derrière les bambous, la mer. Je revois le mas au toit effondré. Et les sables mouvants. *Un jour, enfant, en Camargue, à sentir mes jambes s'enfoncer dans une glaise ocre. Cris de ma mère.*

Sète, 14h05. Un homme à l'air épuisé marche le long du quai. Ses talons sortent de deux tennis aplatis, sans lacets. Les bas de ses pantalons sont déchirés. Il glisse entre les enfants rieurs, les familles bavardes. Il agite ses mains, parle seul. Je le regarde, il est hors du monde, comme ses frères à Narbonne, cachés dans des vieux duvets, près de la voie ferrée. *Je suis là, je le suis, je n'ose rien pour lui...*